

Chez Madeleine Ouellette-Michalska

Adrien Thério

Numéro 35, automne 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39732ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Thério, A. (1984). Chez Madeleine Ouellette-Michalska. *Lettres québécoises*, (35), 21–22.

Chez Madeleine Ouellette-Michalska

En me rendant voir une pièce de théâtre dans le Richelieu, je me suis arrêté à St-Bruno saluer l'auteur de *La Maison Trestler*. J'en ai profité pour lui poser quelques questions sur son roman.

A.T. Comment en êtes-vous arrivée à vous intéresser à cette maison Trestler?

M.M. C'est venu à la suite d'un reportage de la journaliste Hélène-Andrée Bizier dans *Perspectives* où je publiais moi-même des articles. J'ai tout de suite contacté Judith et Louis Dubuc, les propriétaires de la maison, qui m'ont invitée à passer. Mais avant même de la visiter, j'avais écrit trente pages.

A.T. Est-ce que vous saviez, au moment où vous vous êtes mise à écrire, que la narratrice allait se fondre avec la femme qui avait vécu l'histoire?

M.M. Pas du tout. Je n'avais aucun plan. Je n'ai jamais pu suivre de plan ni même en préparer un. Je préfère l'intuition, la logique de l'inconscient. Dans ces trente pages, j'avais focalisé sur Madeleine, la fille douce et passive. Après avoir visité la maison, senti ses odeurs, touché la patine du bois, vu les documents, c'est sur Catherine que j'ai eu envie de travailler. À prime abord, je la trouvais trop ouvertement forte, réaliste. Puis des connivences se sont établies par la tendresse, la sensualité, la passion des choses, l'amour de la terre. Comme personnage, elle offrait plus de possibilités que Madeleine.

A.T. La période de gestation a été longue?

M.M. Près de quatre ans, mais parfois je suis restée de longs mois sans toucher au roman. Je m'étais lancée dans l'aventure sur un coup de foudre, alors que j'achevais mon essai *L'échappée des discours de l'Oeil* et mon recueil de poèmes *Entre le souffle et l'aine*. La première version était très linéaire, écrite à la troisième personne.

A.T. Une vraie saga?

M.M. Tout à fait. Mais plus le temps passait, et plus je m'en détachais. Mon écriture avait changé, ma vie avait bougé, autour de nous, l'histoire bougeait aussi.

Les Américains étaient toujours nos voisins et nous aimions toujours beaucoup la France, mais la menace du nucléaire pesait plus fort comme scénario d'avenir possible. Tout ça incitait à investir autrement la saga Trestler.

A.T. Vous nous décrivez si bien cette société d'autrefois qu'on pourrait croire que vous avez vécu au temps de vos personnages. À moins que la société dans laquelle nous vivons vous apparaisse encore un peu la même?

M.M. J'ai fait beaucoup de recherche historique et anthropologique. Il fallait trouver comment on vivait au Québec à la fin du 18^e siècle et au début du 19^e siècle, ce qu'on mangeait, comment on

s'habillait. Trouver quels meubles et objets usuels on trouvait dans les maisons de l'époque, ce qui se passait en politique. En 1776 et en 1813, on est passé à deux cheveux de devenir territoire américain. Finalement, l'environnement quotidien, les habitudes de vie changent, mais nous faisons toujours partie d'une société de production et d'appropriation où les épreuves de force et les affrontements militaires sont inévitables.

A.T. Il y a encore de beaux manoirs dans la région de Kamouraska où vous avez été élevée. Le drame que vous racontez aurait très bien pu avoir eu lieu dans l'un d'eux. Est-ce seulement l'inspiration qui vous a amenée si loin de votre pays d'enfance?



Madeleine Ouellette-Michalska, au milieu de ses fleurs, sur sa presqu'île de Saint-Bruno.

M.M. Ces manoirs, je les ai vus du dehors, distraitement. Ça m'a empêchée de les rêver. La maison Trestler, ça a d'abord été la fascination d'une photographie dans un magazine, la fascination d'une graphologie sur des documents, des signatures. Tout fait trace. En m'arrêtant aux signatures des membres de la famille Trestler, à leur date de naissance — je suis passionnée par l'astrophysique et l'astrologie —, ça m'a aidée à imaginer le tempérament des personnages, leurs réactions face à la vie. Tout le roman fonctionne à partir d'écritures aperçues quelque part dans des livres, des journaux, des documents, des graffiti. Tout ça sert à nouer le récit, à le désamorcer, à le relancer. Ça s'ouvre sans cesse à d'autres récits, à d'autres histoires. Ça aurait pu continuer ainsi indéfiniment. Au dernier moment, j'ai supprimé cent cinquante pages. Les gens dévorent ça comme du Agatha Christie, se laissent emporter par le rythme, très visuel, comme dans un film; il y a d'ailleurs un projet de film sur ce livre. Ou bien ils lisent lentement, en prenant des notes sur les questions que ça pose au niveau du contenu et du fonctionnement narratif.

A.T. On a un peu l'impression que la narratrice se sent presque trop bien dans la peau de Catherine Trestler. J'y vois une excellente raison, mais j'aimerais que vous me donniez la vôtre ou les vôtres.

M.M. Je ne suis pas sûre de le savoir moi-même. Je peux davantage parler d'un processus qui s'est révélé en cours de route. Après coup, je me rends compte que j'ai voulu explorer ce qui, de la mémoire individuelle, se joue dans la mémoire collective. La mémoire collective, c'est la mémoire administrée par les institutions, transmise par la culture, apprise par l'histoire et le passé qu'elle s'est choisi. Mais une écriture qui se place en état d'éveil révèle la force de la mémoire inconsciente, la part d'imaginaire qu'elle contient, son extrême liberté dans le temps et l'espace. Elle révèle aussi, comme toute expérience de profondeur, que la mémoire la plus fidèle, la plus tenace, celle qui ne ment jamais, est corporelle. Collectivement et individuellement, pour créer des points de repère, nous mettons des dates sur les événements, les souvenirs. Or c'est déjà tout inscrit dans la chair.

Une odeur, un bruit, un claquement de porte suffisent à ranimer une joie ou une douleur ancienne, le sentiment d'un grand attachement ou d'un grand abandon. En revenant à cette mémoire corporelle, ça devenait relativement facile pour la narratrice de se fusionner aux personnages, surtout à Catherine.

A.T. Votre roman est en quelque sorte un roman de la mémoire.

M.M. Il la sollicite et la déjoue. Plusieurs passages du roman montrent à quel point ce qui semble souvenir, réminiscence, est finalement pure invention. Car l'imaginaire réinvente au niveau des formes, des couleurs, de l'anecdote, ce qui a été capté par les sens. Comme romancière, c'est la mémoire inconsciente et la mémoire corporelle qui m'intéressent. C'est probablement là aussi que les gens se reconnaissent le mieux. La fascination ressentie à la lecture de *La maison Trestler* par les critiques, les lectrices, les lecteurs, c'est la fascination de son propre inconscient face à l'expérience intime de ces actes essentiels de l'existence que sont l'amour, la naissance, la mort. Ça dépasse largement la passion, l'érotisme dont on a dit que c'était la première fois qu'il s'exprimait avec une aussi bonne santé en littérature québécoise. Des femmes disent «accoucher, faire l'amour, c'est en plein ça». Un homme d'âge mûr m'a confié «c'est épouvantable comme je me suis reconnu dans vos personnages!»

A.T. Parfois, on a l'impression que vous continuez, par le biais de la fiction, un discours commencé ailleurs. Dans *L'échappée des discours de l'Œil*, vous faites aussi le procès de la société patriarcale, ces sociétés d'hier et d'aujourd'hui dans lesquelles l'homme s'est accaparé la part du lion.

M.M. La forme de société patriarcale dans laquelle nous vivons, et qui a pris corps pendant la révolution néolithique il y a quelque 4000 ans, est relativement jeune. C'est bien peu à l'échelle du temps humain global si l'on considère que la période paléolithique qui l'a précédée a duré quelque 500 ou même 800 000 années. Mais cette société est la seule société «historique» que nous connaissons puisque c'est avec elle qu'est née l'écriture alphabétique, l'histoire et tous ces discours constitutifs et explicatifs de cette société: la philosophie, les savoirs scientifiques, la psychanalyse, et même la lit-

térature. Mon essai interpelle la mémoire institutionnalisée qui a consigné presque exclusivement du masculin dans ces discours, mais le dernier chapitre montre qu'une autre mémoire est en train de se constituer qui englobe davantage de féminin, de corporel, de valeurs quotidiennes, marginales. En un sens, *La maison Trestler* illustre cette dernière tendance. Mais ce n'est pas un roman à thèse. Tout est intériorisé par les personnages, vécu dans la tension et la vulnérabilité.

A.T. Mais vous y faites quand même le procès de l'histoire.

M.M. À deux niveaux. J'interroge l'histoire comme concept et comme récit. Des personnages se demandent pourquoi l'histoire officielle ne retient que les guerres, les occupations de territoire, des histoires de mort, et non l'agir dynamique et créateur de tous les membres d'une collectivité. Par ailleurs, la narratrice pose la question: est-ce que l'histoire ne fonctionne pas comme n'importe quel autre récit? est-ce que l'histoire n'est pas un genre littéraire qui se donne pour but de raconter des faits conformes à l'ordre social proposé par l'idéologie d'une époque, d'un pays, d'un système?

A.T. Avez-vous séjourné à la maison Trestler? Est-ce que vous croyez, comme tant d'autres — j'ai vu à ce sujet un reportage à Radio-Canada, il y a environ un mois — qu'elle est vraiment hantée?

M.M. Avant de devenir un centre culturel qui recevait des gens ordinaires, mais aussi des créatrices, des musiciens, des hommes d'État célèbres, cette maison a été déserte pendant des années. Comme toute vieille maison, elle est hantée du passé de tous ceux qui l'ont habitée, des projections de ceux et celles qui la visitent, rêves, peurs, fantasmes, échecs, éblouissements. Le reste est sensationnalisme, affaire de médias. J'y ai séjourné et, chaque fois, la mémoire s'est magnifiquement et dangereusement réveillée. Mais un garçon de Dorion rencontré récemment me disait que pour lui, la maison Trestler, c'était une cave à vin éclairée d'une torche où brillaient des bouteilles vides, des candélabres, des épées, des blasons, des armoiries. On porte tous en soi quelque part une vieille maison, car l'intérieur d'une maison c'est le lieu où se cristallise l'imaginaire le plus archaïque et le plus affectif. □